l'ensemble de la littérature « variée » grecque et latine. Athénée met en valeur le goût pour la ποικιλία par un jeu de miroirs fort adroit entre la forme et la thématique de son dialogue, entre le motif et le choix des références et citations littéraires, de telle sorte que l'excès de son écriture en sort finalement justifié. C'est en effet bien de cela qu'il est question : parler de gastronomie et de festin signifie parler d'abondance et de variété. A ces discours sur l'abondance et sur la variété des plaisirs de la table correspond le goût pour l'abondance et la variété du discours lui-même. Aux discours sur le festin correspond un festin de discours et d'érudition. Le goût typiquement érudit pour la variété et l'abondance trouve ici sa légitimation non seulement dans le choix de la thématique et du cadre fictif mais aussi dans sa mise en valeur à la lumière de différentes traditions littéraires qui confluent et se confondent dans l'ouvrage d'Athénée : dialogue symposiaque et ἱστορία, poésie hexamétrique parodique (en particulier les Ὀψαρτυτικά) et comédie. Il serait faux en effet de vouloir expliquer le foisonnement des citations comiques dans le dialogue uniquement par des raisons d'ordre lexical ou thématique. L'écrivain Athénée partage avec les poètes comiques un même goût pour le libre jeu de la variété et pour le plaisir de l'abondance : chez l'un comme chez les autres, ce goût se manifeste autant dans les motifs abordés que dans les formes de l'expression littéraire. Une affinité qui distingue l'écrivain du simple et maladroit compilateur !

II.

SÉANCE DU DIMANCHE 24 NOVEMBRE 1985

tenue à Fribourg sous la présidence de M. Ph. Mudry

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Claude Calame, *Le gigantesque en Grèce : quelques représentations mythologiques.*

Dès l'époque archaïque, la place que les Grecs assignent à l'homme dans leur conception du monde apparaît liée à l'idée du juste milieu et des limites à ne pas dépasser. Véritable catégorie de la pensée grecque, le *métron* et son complémentaire le *méson* traversent dès lors la morale aussi bien que la conception du monde matériel ou la représentation politique et sociale propres à l'époque classique. Mais c'est probablement dans le récit mythologique que s'est cristallisée de la manière la plus transparente cette catégorie sémantique essentielle puisqu'elle sous-tend toute une conception du monde et de la société ; et ce, notamment, par l'intermédiaire des figures mêmes qui dépassent autant par leur grandeur physique que par leurs comportements monstrueux la norme humaine et civilisée que définit le sens de la mesure. Les formes mythologiques qu'assument en Grèce ancienne le géant et le monstrueux conduisent, par antinomie, à une définition précise de la civilisation et de l'une de ses composantes fondamentales. De là une exploration des frontières de la mesure qui est à la base de la représentation grecque de la culture, une exploration entreprise dans quatre directions différentes, selon le plan suivant :

1. Les dieux et le gigantesque
   1.1. Les Olympiens et le supra-divin : le combat contre les Titans
   1.2. Les Olympiens et le supra-humain : la Gigantomachie
2. Les hommes et le monstrueux
   2.1. L'adulte entre l'Age d'Or et la sauvagerie : Ulysse et les Cyclopes
   2.2. L'adolescent libérateur de la monstruosité : Thésée et les brigands.

Ce parcours conduit finalement à la délimitation, dans l'un de ses aspects, du domaine de la culture que se partagent les hommes et les dieux, par opposition à celui de la nature partagé entre Age d'Or d'un côté et sauvagerie de l'autre. Mais

au-delà de l'opposition binaire banale, géants et monstres définissent surtout toute une série de médiations possibles entre ces quatre pôles selon des modalités qui pourraient porter l'empreinte de l'idéologie indo-européenne des trois fonctions ou rappeler la succession mise en scène dans le mythe des races d'Hésiode. Quoi qu'il en soit, les figures grecques du gigantesque devenues acteurs anthropomorphes du mythe retracent l'histoire, inventée par les Grecs, de la domestication et de la maîtrise des forces brutes et primordiales de la nature pour les intégrer à la constitution de la civilisation.

Une version complète de cet exposé vient de paraître dans *Communications*, 43, 1985, p. 147-172, sous le titre : *Les figures grecques du gigantesque.*

II. — M^me^ Marie-José Reichler-Beguelin, *La grammaire comparée face à son objet.*

Lorsque Socrate, imitant la méthode cratylienne, se demande pourquoi un *r* a été intercalé dans le mot κάτοπτρον « miroir » (*Cratyle* 414 c), ou quand il explique μηχανή comme étant composé de μῆκος et ἀνεῖν (*ibid.*, 415 b), il illustre une pratique de l'étymologie bien ancrée dans l'usage spontané des sujets parlants : la recherche du « vrai » sens des mots, qui était aussi conçu comme leur sens ancien, primordial, a longtemps été confiée aux rapprochements formels intuitifs qu'autorisaient les analogies de signifiants. Les outils du linguiste, comme ceux du métalangage enfantin ou du jeu poétique, étaient alors l'assonance, l'allitération, l'anagramme.

Si la grammaire comparée des langues indo-européennes, née au XIX^e^ siècle avec la découverte du sanskrit, au moment de l'essor généralisé de la méthode historique, a fait progresser la recherche étymologique en direction d'une scientificité, c'est essentiellement en raison de trois exigences nouvelles : d'abord, les analyses et les rapprochements se sont mis à porter non plus sur des mots entiers (ainsi κάτοπτρον), mais sur des entités morphologiques plus petites et rigoureusement déterminées, racines, affixes, désinences (κάτ-οπ-τρο-ν) ; en second lieu, on a cherché à mettre en lumière des régularités (phonétiques, grammaticales, lexicales) dans les correspondances observées, la recherche de ces régularités devenant le fondement même de la méthode comparative aussi bien que de la notion scientifique d'apparentement linguistique ; enfin, selon le mot de Bopp, les langues ont été étudiées « pour elles-mêmes, c'est-à-dire comme objet et non comme moyen de connaissance » : l'objet de la linguistique comparée ne consista plus dès lors à illustrer une parenté idéologiquement indiscutée des langues d'Europe avec l'hébreu, langue biblique et adamique, mais à reconstruire, sur la base d'observations rigoureuses, la langue-mère d'où découlent les dialectes indo-européens attestés.

Sans revenir sur les tâtonnements de la grammaire comparée à ses débuts (illusion de la langue primitive parfaite, *Stammbaumtheorie*, etc.), il est possible et même constamment nécessaire de s'interroger sur le caractère scientifique de la méthode comparative, et sur le statut épistémologique des entités reconstruites.

Le premier obstacle auquel se heurte le comparatiste est en fait lié à la méthode elle-même, méthode qui consiste à affirmer, sur la base d'un lien « ineffectif », « seulement conçu par l'esprit », entre deux formes linguistiques différentes, un lien qui, lui, est « positif », « historique », entre forme-mère reconstruite et formes-filles attestées (les citations sont de Saussure, voir *C. F. S.*, 31, 1980, p. 24). On voit toute la place que cette démarche laisse à la subjectivité du chercheur même le plus rigoureux, dans la phase « comparative » de la procédure.

Le caractère lacunaire de nos témoignages sur les langues indo-européennes, le problème insoluble créé par les innovations et les pertes qui surviennent souvent de manière parallèle dans plusieurs systèmes linguistiques apparentés, ont pour effet que nous ne reconstruisons de l'indo-européen que des bribes approximatives, d'époques diverses, bien éloignées de la totalité systématique et synchronique que nous avons pris l'habitude d'appeler « langue ». Diverses difficultés naissent aussi

de l'interdépendance des niveaux d'analyse linguistique : le nombre des phonèmes indo-européens restera toujours un sujet de controverses, car la décision de reconstruire ou non un phonème est en fait liée à l'acceptation des hypothèses morphologiques que l'on entend formuler grâce à cette reconstruction. A leur tour, les hypothèses morphologiques dépendent bien souvent étroitement de l'idée qu'on se fait du fonctionnement syntaxico-sémantique de la langue d'origine et de son ancrage socio-culturel : pour ne donner qu'un exemple, rapprocher μάντις de μηνύω plutôt que de μαίνομαι comme l'a fait récemment M. Casevitz (article non encore paru) implique non seulement un raisonnement grammatical, mais aussi et surtout un enjeu culturel : il s'agit notamment, de renoncer, pour un état de langue et de civilisation donné, à la conception romantique du devin vaticinant dans la transe.

On voit dès lors à quel point les conceptions générales des comparatistes, éventuellement certains de leurs préjugés, sont susceptibles d'influencer leur reconstruction de l'indo-européen. Ainsi, sous prétexte que la civilisation indo-européenne était animiste, Specht, après quelques autres, a soutenu que l'indo-européen ne pouvait exprimer des concepts abstraits autrement que sous la forme de « personnifications », méconnaissant par là le mécanisme fonctionnel de translation syntaxique qui définit l' « abstrait » au sens linguistique.

A l'heure actuelle, seule une connaissance approfondie du fonctionnement synchronique des mécanismes linguistiques peut éviter aux comparatistes certaines erreurs d'appréciation, comme par exemple celle consistant à méconnaître, dans les procédures de reconstruction de l'indo-européen, les phénomènes de polysémie, de variation, de neutralisation d'oppositions qui caractérisent l'ensemble des langues naturelles.